

ROMAIN ROLLAND

Jean-Christophe

[V.4]

— LA RÉVOLTE —

(16^e Édition)



PARIS

Librairie Paul Ollendorff

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

Tous droits réservés

UNIVERSITÄT
BIBLIOTHECA

Jean-Christophe La Révolte

Romain Rolland



Paul Ollendorff, Paris, 1907

Exporté de Wikisource le 15/03/2017

Jean-Christophe

LA RÉVOLTE

Sables mouvants

L'Enlèvement

La Délivrance

I

SABLES MOUVANTS

Libre ! Il se sentait libre !... Libre des autres et de lui-même ! Le réseau de passions, dont il était lié depuis un an, venait brusquement de se rompre. Comment ? Il n'en savait rien. Les mailles avaient cédé à la poussée de son être. C'était une de ces crises de croissance, où les natures robustes déchirent violemment l'enveloppe morte de l'an passé, l'âme ancienne où elles étouffent.

Christophe respirait à pleins poumons, sans bien comprendre ce qui était arrivé. Un tourbillon de bise glacée s'engouffrait sous la grande porte de la ville, quand il rentra, venant d'accompagner Gottfried. Les gens baissaient la tête contre l'ouragan. Les filles qui allaient à l'ouvrage luttèrent avec dépit contre le vent qui se jetait dans leurs jupes ; elles

s'arrêtaient un moment pour souffler, le nez et les joues rouges, l'air rageur ; elles avaient envie de pleurer. Christophe riait de joie. Il ne pensait pas à la tourmente. Il pensait à l'autre tourmente, dont il venait de sortir. Il regardait le ciel d'hiver, la ville enveloppée de neige, les gens qui passaient en luttant ; il regardait autour de lui, en lui : rien ne le liait plus à rien. Il était seul... Seul ! Quel bonheur d'être seul, d'être à soi ! Quel bonheur d'avoir échappé à ses chaînes, à la torture de ses souvenirs, à l'hallucination des figures aimées et détestées ! Quel bonheur de vivre enfin, sans être la proie de la vie, d'être devenu son maître !...

Il rentra dans sa maison, blanc de neige. Il se secoua gaiement, comme un chien. En passant près de sa mère, qui balayait le corridor, il l'enleva de terre, avec des cris inarticulés et affectueux, comme on en dit aux petits enfants. La vieille Louisa se débattait dans les bras de son fils, mouillé de neige qui fondait ; et elle l'appela : « gros bête ! », en riant d'un bon rire enfantin.

Il monta dans sa chambre, quatre à quatre. Il pouvait à peine se voir dans sa petite glace, tant le jour était sombre. Mais son cœur jubilait. Sa chambre étroite et basse, où il avait peine à remuer, lui semblait un royaume. Il ferma la porte à clef, et rit de contentement. Enfin il allait se retrouver soi-même ! Depuis combien de temps s'était-il perdu ! Il avait hâte de se plonger dans sa pensée, tel un baigneur dans l'eau. Elle lui apparaissait comme un grand lac qui se fondait au loin dans la brume bleue et dorée. Après une nuit de fièvre et de chaleur écrasante, il se trouvait au bord, les jambes baignées par la fraîcheur de l'eau, le corps caressé par la brise d'un matin d'été. Il se jeta à la

nage ; il ne savait où il allait, et peu lui importait : c'était la joie de nager au hasard. Il se taisait, riant, écoutant les mille bruits de son âme : elle fourmillait d'êtres. Il n'y distinguait rien, la tête lui tournait ; il n'éprouvait qu'un bonheur éblouissant. Il jouit de sentir en lui ces forces inconnues ; et, remettant paresseusement à plus tard de faire l'essai de son pouvoir, il s'engourdit dans l'orgueilleuse ivresse de cette floraison intérieure, qui, comprimée depuis des mois, éclatait comme un printemps soudain.

Sa mère l'appela à déjeuner. Il descendit, la tête étourdie, ainsi qu'après une journée au grand air ; mais une telle joie rayonnait en lui, que Louisa lui demanda ce qu'il avait. Il ne répondit pas ; il la prit par la taille, et la força à faire un tour de danse autour de la table, où la soupière fumait. Louisa, essoufflée, cria qu'il était fou ; puis elle frappa des mains.

— Mon Dieu ! fit-elle, inquiète. Je parie qu'il est de nouveau amoureux !

Christophe éclata de rire. Il lança sa serviette en l'air :

— Amoureux !... s'écria-t-il. Ah ! bon Dieu !... Non, non ! c'est assez ! Tu peux être tranquille. C'est fini, fini, pour toute la vie fini !... Ouf !

Il but un grand verre d'eau.

Louisa le regardait, rassurée, hochait la tête, souriait :

— Beau serment d'ivrogne ! dit-elle. Il y en a pour jusqu'au soir.

— C'est toujours cela de gagné, répondit-il, de bonne humeur.

— Bien sûr ! fit-elle. Alors, qu'est-ce que tu as qui te rend si content ?

— Je suis content. Voilà !

Les coudes sur la table, assis en face d'elle, il voulut lui conter tout ce qu'il ferait plus tard. Elle l'écoutait avec un affectueux scepticisme, et lui faisait remarquer doucement que la soupe refroidissait. Il savait qu'elle n'entendait pas ce qu'il disait ; mais il n'en avait cure : c'était pour lui-même qu'il parlait.

Ils se regardaient en souriant : lui, parlant ; elle, n'écoutant guère. Bien qu'elle fût fière de son fils, elle n'attachait pas grande importance à ses projets artistiques ; elle pensait : « Il est heureux : c'est l'essentiel. » — Tout en se grisant de ses discours, il regardait la chère figure de sa mère, avec son fichu noir sévèrement serré autour de la tête, ses cheveux blancs, ses yeux jeunes qui le couvaient d'amour, son beau calme indulgent. Il lisait toutes ses pensées en elle. Il lui dit, en plaisantant :

— Cela t'est bien égal, hein ? tout ce que je te raconte ?

Elle protesta faiblement :

— Mais non, mais non !

Il l'embrassa :

— Mais si, mais si ! Va, ne t'en défends pas. Tu as raison. Aime-moi seulement. Je n'ai pas besoin qu'on me comprenne, — ni toi, ni personne. Je n'ai plus besoin de personne, ni de rien, maintenant : j'ai tout en moi...

— Allons, fit Louisa, le voilà avec une autre folie, à

présent !... Enfin, puisqu'il lui en faut une, j'aime encore mieux celle-là.

Bonheur délicieux de se laisser flotter sur le lac de sa pensée !... Couché au fond d'une barque, le corps baigné de soleil, le visage baisé par le petit air frais qui court à la surface de l'eau, il s'endort, suspendu sur le ciel. Sous son corps étendu, sous la barque balancée, il sent l'onde profonde ; sa main nonchalamment y plonge. Il se soulève ; et, le menton appuyé sur le rebord du bateau, comme quand il était enfant, il regarde passer l'eau. Il voit des miroitements d'êtres étranges, qui filent comme des éclairs... D'autres, et puis d'autres... Jamais ils ne sont les mêmes. Il rit au spectacle fantastique qui se déroule en lui ; il rit à sa pensée ; il n'a pas le besoin de la fixer nulle part. Choisir, pourquoi choisir dans ces milliers de rêves ? Il a bien le temps !... Plus tard !... Quand il voudra, il n'aura qu'à jeter ses filets, pour retirer les monstres qu'il voit luire dans l'eau. Il les laisse passer... Plus tard !...

La barque flotte au gré du vent tiède et du courant insensible. Il fait doux, soleil, et silence.

Languissamment enfin, il laisse tomber les filets. Penché sur l'eau qui grésille, il les suit du regard, jusqu'à ce qu'ils aient disparu. Après quelques minutes de torpeur, il les ramène sans hâte ; à mesure qu'il les tire, ils deviennent plus lourds ; au moment de les sortir, il s'arrête pour prendre haleine. Il sait qu'il tient sa proie, il ne sait quelle est sa proie ; il prolonge le plaisir de l'attente.

Enfin, il se décide : les poissons aux cuirasses irisées apparaissent hors de l'eau ; ils se tordent comme un nid de serpents. Il les regarde curieusement, il les remue du doigt, il veut prendre les plus beaux, un instant, dans sa main ; mais à peine les a-t-il sortis de l'eau, que leurs nuances pâlistent, ils se fondent entre ses doigts. Il les rejette dans l'eau, et recommence à en pêcher d'autres. Il est plus avide de voir, l'un après l'autre, tous les rêves qui s'agitent en lui, que d'en garder aucun : ils lui semblent plus beaux, quand ils flottent librement dans le lac transparent...

Il en pêchait de toutes sortes, tous plus extravagants les uns que les autres. Depuis des mois que les idées s'amassaient en lui, sans qu'il en tirât parti, il crevait de richesses à dépenser. Mais tout était pêle-mêle : sa pensée était un capharnaüm, un bric-à-brac de juif, où étaient empilés dans la même chambre des objets rares, des étoffes précieuses, des ferrailles, des

guenilles. Il ne savait pas distinguer ce qui avait le plus de prix : tout l'amusait également. C'étaient des frôlements d'accords, des couleurs qui sonnaient comme des cloches, des harmonies qui bourdonnaient comme des abeilles, des mélodies souriantes comme des lèvres amoureuses. C'étaient des visions de paysages, des figures, des passions, des âmes, des caractères, des idées littéraires, des idées métaphysiques. C'étaient de grands projets, énormes et impossibles, des tétralogies, des décalogies, ayant la prétention de tout peindre en musique et embrassant des mondes. Et c'étaient, le plus souvent, des sensations obscures et fulgurantes, évoquées subitement par un rien, un son de voix une personne qui passait dans la rue, le clapotement de la pluie, un rythme intérieur. — Beaucoup de ces projets n'avaient d'autre existence que le titre ; la plupart se réduisaient à un ou deux traits, pas plus : c'était assez. Comme les très jeunes gens, il croyait avoir créé ce qu'il rêvait de créer.

Mais il était trop vivant pour se satisfaire longtemps de ces fumées. Il se lassa d'une possession illusoire, il voulut saisir ses rêves. — Par lequel commencer ? Ils lui paraissaient tous aussi importants l'un que l'autre. Il les tournait et les retournait ; il les rejetait, il les reprenait... Non, il ne les reprenait plus : ce n'étaient plus les mêmes, ils ne se laissaient

pas attraper deux fois ; constamment, ils changeaient ; ils changeaient dans ses mains, sous ses yeux, tandis qu'il les regardait. Il fallait se hâter ; et il ne le pouvait point : il était confondu par sa lenteur au travail. Il eût voulu tout faire en un jour, et il avait une difficulté terrible à exécuter le moindre ouvrage. Le pire était qu'il s'en dégoûtait, quand il était encore au commencement. Ses rêves passaient, et il passait lui-même ; tandis qu'il faisait une chose, il regrettait de n'en pas faire une autre. Il semblait qu'il lui suffît d'avoir fait choix d'un de ses beaux sujets, pour que le beau sujet ne l'intéressât plus. Ainsi, toutes ses richesses lui étaient inutiles. Ses pensées n'étaient vivantes qu'à la condition qu'il n'y touchât point : tout ce qu'il réussissait à atteindre était déjà mort. C'était le supplice de Tantale : à portée de sa main, des fruits qui devenaient pierre, aussitôt qu'il les prenait ; près de ses lèvres, une eau fraîche, qui fuyait quand il se baissait vers elle.

Pour apaiser sa soif, il voulut se désaltérer aux sources qu'il avait conquises, à ses œuvres anciennes... La dégoûtante boisson ! À la première gorgée, il la recracha en jurant. Quoi ! cette eau tiède, cette musique insipide, c'était là sa musique ? — Il relut la suite de ses compositions. Cette lecture l'atterra : il n'y comprenait plus rien, il ne comprenait même plus comment il avait pu les écrire. Il rougissait. Une fois, il lui arriva, après une page plus niaise que les autres, de se retourner pour voir s'il n'y avait personne dans la chambre, et d'aller se cacher la figure dans son oreiller, comme un enfant qui a honte. D'autres fois, le ridicule de ses œuvres lui semblait si bouffon, qu'il oubliait qu'elles étaient de lui...

— Ah ! l'idiot ! criait-il, en se tordant de rire.

Mais rien ne l'affectait davantage que les compositions où il avait prétendu exprimer des sentiments passionnés : chagrins ou joies d'amour. Il bondissait sur sa chaise, comme si une mouche l'avait piqué ; il martelait sa table à coups de poing, et se frappait la tête, en hurlant de colère ; il s'apostrophait grossièrement, il se traitait de cochon, de triple gueux, de foutue bête et de paillasse. Il en avait pour un quart d'heure à égrener son chapelet. À la fin, il allait se planter devant sa glace, tout rouge d'avoir crié ; il s'empoignait le menton, et il disait :

— Regarde, regarde, crétin, quelle figure d'âne tu as ! Je t'apprendrai à mentir, chenapan ! À l'eau, monsieur, à l'eau !

Il s'enfonçait la figure dans sa cuvette, et il la maintenait sous l'eau, jusqu'à ce qu'il étouffât. Quand il sortait de là, écarlate, les yeux hors de la tête, et soufflant comme un phoque, il allait précipitamment à sa table, sans prendre la peine d'éponger l'eau qui ruisselait en rigoles autour de lui ; il saisissait les compositions maudites, et il les déchirait avec rage, en grognant :

— Tiens, canaille !... Tiens, tiens, tiens !...

Alors, il était soulagé.

Ce qui l'exaspérait surtout dans ces œuvres, c'était leur mensonge. Rien de senti. Une phraséologie apprise par cœur, une rhétorique d'écolier : il parlait de l'amour, comme un aveugle des couleurs ; il en parlait par ouï-dire, en répétant les niaiseries courantes. Et ce n'était pas seulement l'amour, c'étaient toutes les passions qui lui avaient servi de thèmes à des déclamations. — Pourtant, il s'était toujours efforcé d'être

sincère. — Mais il ne suffit pas de vouloir être sincère : il faut pouvoir l'être ; et comment le serait-on, quand on ne connaît encore rien de la vie ? Ce qui venait de lui dévoiler la fausseté de ces œuvres, ce qui avait creusé brusquement un fossé entre lui et son passé, c'était l'épreuve qu'il venait de subir, pendant six mois, de la vie. Il était sorti des fantômes ; il y avait maintenant en lui une mesure réelle, à laquelle il pouvait rapporter toutes ses pensées, pour en juger le degré de vérité ou de mensonge.

Le dégoût que lui inspirèrent ses compositions anciennes, produites sans passion, fit qu'avec son exagération accoutumée, il décida de ne plus rien écrire, qu'il ne fût contraint d'écrire par une nécessité passionnée ; et, laissant là sa poursuite aux idées, il jura de renoncer pour toujours à la musique, si la création ne s'imposait à lui, à coups de tonnerre.

Il parlait ainsi, parce qu'il savait bien que l'orage venait.

Le tonnerre tombe où il veut, et quand il veut. Mais il y a des sommets qui l'attirent. Certains lieux — certaines âmes — sont des nids d'orages : ils les créent ou les aspirent de tous les points de l'horizon ; et, de même que certains mois de l'année, certains âges de la vie sont si saturés d'électricité, que les coups de foudre s'y produisent — sinon à volonté — du moins à l'heure attendue.

L'être tout entier se tend. Souvent, pendant des jours, des jours, l'orage se prépare. Une ouate brûlante tapisse le ciel blanc. Pas un souffle. L'air immobile fermente, semble bouillir. La terre se tait, écrasée de torpeur. Le cerveau bourdonne de fièvre : toute la nature attend l'explosion de la force qui s'amasse, le choc du marteau qui se lève pesamment, pour retomber d'un coup sur l'enclume des nuées. De grandes ombres sombres et chaudes passent ; un vent de feu s'élève ; les nerfs frémissent par tout le corps, comme des feuilles... Puis, le silence retombe. Le ciel continue de couvrir la foudre.

Il y a à cette attente une angoisse voluptueuse. Malgré le malaise qui vous oppresse, on sent passer dans ses veines le feu qui brûle l'univers. L'âme soule bouillonne dans la fournaise, comme le raisin dans la cuve. Des milliers de germes de vie et de mort la travaillent. Qu'en sortira-t-il ? Elle l'ignore. Comme la femme enceinte, elle se tait, le regard perdu en elle, elle écoute, anxieuse, le tressaillement de ses entrailles, et elle pense : « Que naîtra-t-il de moi ? »...

Quelquefois, l'attente est vaine. L'orage se dissipe, sans avoir éclaté ; et l'on se réveille, la tête lourde, déçu, énervé, écœuré. Mais c'est partie remise : il éclatera toujours ; si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain ; plus il aura tardé, plus il sera violent...

Le voici !... Les nuages ont surgi de toutes les retraites de l'être. Masses épaisses d'un bleu noir, que déchirent les saccades frénétiques des éclairs, ils s'avancent d'un vol vertigineux et lourd, cernant l'horizon de l'âme, et brusquement rabattant leurs deux ailes sur le ciel étouffé, éteignant la lumière. Heure de folie !... Les Éléments

exaspérés, déchaînés de la cage où les tiennent enfermés les Lois qui assurent l'équilibre de l'esprit et l'existence des choses, règnent, informes et colossaux, dans la nuit de la conscience. On sent qu'on agonise. On n'aspire plus à vivre. On n'aspire plus qu'à la fin, à la mort qui délivre...

Et soudain, c'est l'éclair !

Christophe hurlait de joie.

Joie, fureur de joie, soleil qui illumine tout ce qui est et sera, joie divine de créer ! Il n'y a de joie que de créer. Il n'y a d'êtres que ceux qui créent. Tous les autres sont des ombres, qui flottent sur la terre, étrangers à la vie. Toutes les joies de la vie sont des joies de créer : amour, génie, action, — flambées de force sorties de l'unique brasier. Ceux même qui ne peuvent trouver place autour du grand foyer : — ambitieux, égoïstes et débauchés stériles, — tâchent de se réchauffer à ses reflets décolorés.

Créer, dans l'ordre de la chair, ou dans l'ordre de l'esprit, c'est sortir de la prison du corps, c'est se ruer dans l'ouragan de la vie, c'est être Celui qui Est. Créer, c'est tuer la mort.

Malheur à l'être stérile, qui reste seul et perdu sur la terre, contemplant son corps desséché et la nuit qui est en lui, dont nulle flamme de vie ne sortira jamais ! Malheur à l'âme qui ne

se sent point féconde, lourde de vie et d'amour, comme un arbre en fleurs, au printemps ! Le monde peut la combler d'honneurs et de bonheurs : il couronne un cadavre.

Quand Christophe était frappé par le jet de lumière, une décharge électrique lui parcourait le corps ; il tremblait de saisissement. C'était comme si, en pleine mer, en pleine nuit, il voyait tout à coup terre. Ou, c'était comme si, passant au milieu d'une foule, il venait de recevoir le choc de deux profonds yeux. Souvent, cela lui arrivait après des heures de prostration où son esprit s'agitait désespérément dans le vide. Mais plus souvent encore, c'était à des moments où il pensait à autre chose, causant avec sa mère, ou se promenant dans la rue. S'il était dans la rue, un certain respect humain l'empêchait de manifester trop bruyamment sa joie. Mais, à la maison, rien ne le retenait plus. Il trépignait. Il sonnait une fanfare de triomphe ; sa mère la connaissait bien, et elle avait fini par savoir ce que cela signifiait. Elle disait à Christophe qu'il était comme une poule qui vient de pondre un œuf.

Il était percé de part en part par l'idée musicale. Tantôt, elle avait la forme d'une phrase isolée et complète ; plus fréquemment, d'une grande nébuleuse enveloppant toute une œuvre : la structure du morceau, ses lignes générales se laissaient deviner au travers d'un voile, que lacéraient par

places des phrases éblouissantes, se détachant de l'ombre avec une netteté sculpturale. Ce n'était qu'un éclair ; parfois, il en venait d'autres, coup sur coup : chacun illuminait d'autres coins de la nuit. Mais d'ordinaire, la force capricieuse, après s'être manifestée une fois, à l'improviste, disparaissait pour plusieurs jours dans ses retraites mystérieuses, en laissant derrière elle un sillon lumineux.

Cette jouissance de l'inspiration était si vive, que Christophe prit le dégoût de tout le reste. L'artiste d'expérience sait bien que l'inspiration est rare, et que c'est à l'intelligence d'achever l'œuvre de l'intuition ; il met ses idées sous le pressoir, et leur fait rendre jusqu'à la dernière goutte du suc divin qui les gonfle ; — (même, il ne craint point, à l'occasion, de les tremper d'eau claire.) — Christophe était trop jeune et trop sûr de lui-même pour ne pas mépriser ces misérables moyens. Il faisait le rêve impossible de ne rien produire qui ne fût entièrement spontané. S'il ne s'était aveuglé à plaisir, il n'eût pas eu de peine à reconnaître l'absurdité de son dessein. Sans doute, il était alors dans une période d'abondance intérieure où il n'y avait nul interstice, nul vide, par où l'ennui ni le néant pût se glisser. Tout lui était un prétexte à cette fécondité intarissable : tout ce que voyaient ses yeux, tout ce qu'entendaient ses oreilles, tout ce que heurtait son être dans sa vie quotidienne ; chaque regard, chaque mot, faisait lever dans l'âme des moissons de rêves. Dans le ciel sans bornes de sa pensée, il voyait couler des millions d'étoiles laiteuses, des rivières de vivantes lueurs. — Et pourtant, même alors, il y avait des moments où tout s'éteignait d'un coup. Et bien que la nuit ne durât point, bien qu'il n'eût guère le temps de souffrir

encore des silences prolongés de l'âme, il n'était pas sans un secret effroi de cette puissance inconnue, qui venait le visiter, le quittait, revenait, disparaissait... pour combien de temps, cette fois ? Reviendrait-elle jamais ? — Son orgueil repoussait cette pensée, et disait : « Cette force, c'est moi. Du jour où elle ne sera plus, je ne serai plus : je me tuerai. » — Il ne laissait pas de trembler ; mais c'était une jouissance de plus.

Toutefois, s'il n'y avait aucun danger, pour l'instant, que la source tarît, Christophe pouvait se rendre compte déjà que jamais elle ne suffisait à alimenter une œuvre tout entière. Les idées se présentaient presque toujours à l'état brut : il fallait les dégager péniblement de la gangue. Et toujours elles se présentaient sans suite, par bonds et par saccades ; pour les relier entre elles, il fallait y mêler un élément d'intelligence réfléchie et de volonté froide, qui forgeaient avec elles un être nouveau. Christophe était trop artiste pour ne point le faire ; mais il n'en voulait pas convenir ; il mettait de la mauvaise foi à se persuader qu'il se bornait à transcrire son modèle intérieur, quand il était toujours forcé de le transformer plus ou moins pour le rendre intelligible. — Bien plus : il arrivait qu'il en faussât entièrement le sens. Avec quelque violence que le frappât l'idée musicale, il lui eût été impossible souvent de dire ce qu'elle signifiait. Elle faisait irruption des souterrains de l'Être, bien au delà des frontières où commence la conscience ; et, dans cette Force toute pure, qui échappait aux mesures communes, la conscience ne parvenait à reconnaître aucune des préoccupations qui l'agitaient, aucun des sentiments humains qu'elle définit et qu'elle classe : joies, douleurs, ils étaient tous mêlés en une passion unique, et

inintelligible, parce qu'elle était au-dessus de l'intelligence. Cependant, qu'elle la comprît ou non, l'intelligence avait besoin de donner un nom à cette force, de la rattacher à une des constructions logiques que l'homme élève infatigablement dans la ruche de son cerveau.

Ainsi, Christophe se convainquait — il voulait se convaincre — que l'obscur puissance qui l'agitait avait un sens précis, et que ce sens s'accordait avec sa volonté. Le libre instinct, jailli de l'inconscience profonde, était, bon gré, mal gré, contraint à s'accoupler, sous le joug de la raison, avec des idées claires qui n'avaient aucun rapport avec lui. Telle œuvre n'était ainsi qu'une juxtaposition mensongère d'un de ces grands sujets que l'esprit de Christophe s'était tracés, et de ces forces sauvages qui avaient un tout autre sens, que lui-même ignorait.

Il allait à tâtons, tête baissée, emporté par les forces contradictoires qui s'entrechoquaient en lui, et jetant au hasard dans des œuvres incohérentes une vie fumeuse et puissante, qu'il ne savait pas exprimer, mais qu'il sentait avec une joie orgueilleuse.

La conscience de sa vigueur nouvelle fit qu'il osa regarder en face pour la première fois tout ce qui l'entourait, tout ce qu'on lui avait appris à honorer, tout ce qu'il respectait sans l'avoir discuté ; — et il le jugea aussitôt avec une liberté

insolente. Le voile se déchira : il vit le mensonge allemand.

Toute race, tout art a son hypocrisie. Le monde se nourrit d'un peu de vérité et de beaucoup de mensonge. L'esprit humain est débile ; il s'accommode mal de la vérité toute pure ; il faut que sa religion, sa morale, ses États, ses poètes, ses artistes, la lui présentent enveloppée de mensonges. Ces mensonges s'accommodent à l'esprit de chaque race ; ils varient de l'une à l'autre : ce sont eux qui rendent si difficile aux peuples de se comprendre, et qui leur rendent si facile de se mépriser mutuellement. La vérité est la même chez tous ; mais chaque peuple a son mensonge, qu'il nomme son idéalisme ; tout être l'y respire, de sa naissance à sa mort : c'est devenu pour lui une condition de vie ; il n'y a que quelques génies qui peuvent s'en dégager, à la suite de crises héroïques, où ils se trouvent seuls, dans le libre univers de leur pensée.

Ce fut une occasion insignifiante qui révéla brusquement à Christophe le mensonge de l'art allemand. S'il ne l'avait point vu jusque-là, ce n'était pas faute de l'avoir toujours eu sous les yeux ; mais il en était trop près, il manquait de recul. Maintenant, la montagne lui apparaissait, parce qu'il s'en était éloigné.

Il était à un concert de la *Städtische Tonhalle*. Le concert

avait lieu dans une vaste halle, occupée par dix ou douze rangées de tables de café, — environ deux ou trois cents. Au fond, la scène, où se tenait l'orchestre. Il y avait autour de Christophe des officiers sanglés dans leurs longues redingotes sombres, — larges faces rasées, rouges, sérieuses et bourgeoises ; des dames qui causaient et riaient avec fracas, étalant un naturel exagéré ; de braves petites filles, qui souriaient d'un sourire qui montrait toutes leurs dents ; et de gros hommes enfoncés dans leurs barbes et leurs lunettes, qui ressemblaient à de bonnes araignées aux yeux ronds. Ils se soulevaient à chaque verre pour porter une santé ; ils mettaient à cet acte un respect religieux ; leur visage et leur ton changeaient à ce moment : ils semblaient dire la messe, ils s'offraient des libations, ils buvaient le calice, avec un mélange de solennité et de bouffonnerie. La musique se perdait au milieu des conversations et des bruits de vaisselle. Cependant, tout le monde s'efforçait à parler et à manger bas. Le *Herr Konzertmeister*, grand vieux homme voûté, avec une barbe blanche, qui lui pendait comme une queue au menton, et un long nez recourbé, muni de lunettes, avait l'air d'un philologue. — Tous ces types étaient depuis longtemps familiers à Christophe. Mais il avait une tendance, ce jour-là, — il ne savait pourquoi, — à les voir en caricatures. Il y a comme cela des jours où, sans raison apparente, le grotesque des êtres et des choses, qui, dans la vie ordinaire, passe inaperçu, nous saute aux yeux tout à coup.

Le programme d'orchestre comprenait l'ouverture d'*Egmont*, une valse de Waldteufel, le *Pèlerinage de Tannhäuser à Rome*, l'ouverture des *Joyeuses Commères* de

Nicolai, la marche religieuse d'*Athalie*, et une fantaisie sur *l'Étoile du Nord*. L'orchestre joua avec correction l'ouverture de Beethoven, et la valse avec furie. Pendant le *Pèlerinage de Tannhäuser*, on entendait déboucher des bouteilles. Un gros homme, assis à la table voisine de Christophe, marquait la mesure des *Joyeuses Commères*, en mimant Falstaff. Une dame âgée et corpulente, en robe bleu de ciel, avec une ceinture blanche, un pince-nez en or sur son nez écrasé, des bras rouges, et une vaste taille, chanta d'une voix puissante des *Lieder* de Schumann et de Brahms. Elle levait les sourcils, faisait les yeux en coulisse, battait des paupières, hochait la tête à droite, à gauche, souriait d'un large sourire figé dans sa face de lune, dépensait une mimique exagérée, et qui eût risqué par moment d'évoquer le café-concert, sans la majestueuse honnêteté qui resplendissait en elle ; cette mère de famille jouait la petite folle, la jeunesse, la passion ; et la poésie de Schumann prenait vaguement ainsi une odeur fade de *nursery*. Le public était dans l'extase. — Mais l'attention devint solennelle, quand parut la Société chorale « des hommes allemands du Sud » (*Suddeutschen Männer Liedertafel*), qui tour à tour susurrèrent et mugirent des morceaux d'orphéons, pleins de sensibilité. Ils étaient quarante qui chantaient comme quatre ; on eût dit qu'ils se fussent appliqués à effacer de leur exécution toute trace de style proprement choral : c'était une recherche de petits effets mélodiques, de petites nuances timides et pleurardes, de *pianissimo* expirants, avec de brusques sursauts tonitruants, comme des coups de grosse caisse ; un manque de plénitude et d'équilibre, un style doucereux : on pensait à Bottom :

« Laissez-moi faire le lion. Je rugirai aussi doucement qu'une colombe à la becquée. Je rugirai à faire croire que c'est un rossignol. »

Christophe écoutait, depuis le commencement, avec une stupeur croissante. Rien de tout cela n'était nouveau pour lui. Il connaissait ces concerts, cet orchestre, ce public. Mais tout lui paraissait faux, brusquement. Tout : jusqu'à ce qu'il aimait le mieux, cette ouverture d'*Egmont*, dont le désordre pompeux et la correcte agitation le blessait, en cet instant, comme un manque de franchise. Sans doute, ce n'était pas Beethoven ni Schumann qu'il entendait, c'étaient leurs ridicules interprètes, c'était leur public ruminant, dont l'épaisse sottise se répandait autour des œuvres, comme une lourde buée. — N'importe, il y avait dans les œuvres, même dans les plus belles, quelque chose d'inquiétant que Christophe n'y avait encore jamais senti. — Quoi donc ? Il n'osait l'analyser, estimant sacrilège de discuter ses maîtres bien-aimés. Mais il avait beau ne pas vouloir voir : il avait vu. Et, malgré lui, il continuait de voir ; comme la *Vergognosa* de Pise, il regardait entre ses doigts.

Il voyait l'art allemand tout nu. Tous, — les grands et les sots, — étalaient leurs âmes avec une complaisance attendrie. L'émotion débordait, la noblesse morale ruisselait, le cœur se fondait en effusions éperdues ; les écluses étaient lâchées à la redoutable sensibilité allemande ; elle diluait l'énergie des plus forts, elle noyait les faibles sous ses nappes grisâtres : c'était une inondation ; la pensée allemande dormait au fond. Et quelle pensée, parfois, que celle d'un Mendelssohn, d'un Brahms, d'un Schumann, et, à leur suite, de toute cette légion

de petits auteurs de *Lieder* emphatiques et pleurnicheurs ! Toute en sable. Point de roc. Une glaise humide et informe. — Tout cela était si niais et si enfantin, souvent, que Christophe ne pouvait croire que le public n'en fût pas frappé. Il regardait autour de lui ; mais il ne vit que des figures béates, convaincues à l'avance des beautés qu'ils entendaient et du plaisir qu'ils devaient y prendre. Comment se fussent-ils permis de juger par eux-mêmes ? Ils étaient pleins de respect pour ces noms consacrés. Que ne respectaient-ils point ? Ils étaient respectueux devant leur programme, devant leur verre à boire, devant eux-mêmes. On sentait que, mentalement, ils donnaient de « l'Excellence » à tout ce qui, de près ou de loin, se rapportait à eux.

Christophe considérait alternativement le public et les œuvres : les œuvres reflétaient le public, le public reflétait les œuvres, comme une boule de jardin. Christophe sentait le rire le gagner, et il faisait des grimaces. Il se contenait pourtant. Mais quand « les hommes du Sud » vinrent chanter avec solennité l'*Aveu* rougissant d'une jeune fille amoureuse, Christophe n'y tint plus. Il éclata de rire. Des « chut ! » indignés s'élevèrent. Ses voisins le regardèrent avec effarement ; ces bonnes figures scandalisées le mirent en joie : il rit de plus belle, il rit, il pleurait de rire. Pour le coup, on se fâcha. On cria : « À la porte ! » Il se leva, et partit, en haussant les épaules, le dos secoué par un accès de fou rire. Cette sortie fit scandale. Ce fut le début des hostilités entre Christophe et sa ville.

À la suite de cette épreuve, Christophe, rentré chez lui, s'avisa de relire les œuvres des musiciens « consacrés ». Il fut consterné, en s'apercevant que certains des maîtres qu'il aimait le mieux avaient *menti*. Il s'efforça d'en douter d'abord, de croire qu'il se trompait. — Mais non, il n'y avait pas moyen. Il était saisi de la somme de médiocrité et de mensonge qui constitue le trésor artistique d'un grand peuple. Combien peu de pages résistaient à l'examen !

Dès lors, ce ne fut plus qu'avec un battement de cœur qu'il aborda la lecture d'autres œuvres, d'autres maîtres qui lui étaient chers... Hélas ! Il était comme ensorcelé, c'était partout la même déconvenue. À l'égard de certains, ce fut un déchirement de cœur pour lui ; c'était comme s'il perdait un ami bien-aimé, comme s'il s'apercevait soudain que cet ami, en qui il avait mis toute sa confiance, le trompait depuis des années. Il en pleurait. La nuit, il ne dormait plus ; il continuait de se tourmenter. Il s'accusait lui-même : est-ce qu'il ne savait plus juger ? Est-ce qu'il était devenu tout à fait idiot ? — Non, non, plus que jamais il voyait la beauté rayonnante du jour, il sentait avec plus de fraîcheur et d'amour que jamais l'abondance généreuse de la vie : son cœur ne le trompait point...

Longtemps encore, il n'osa pas toucher à ceux qui étaient

pour lui les meilleurs, les plus purs, le Saint des Saints. Il tremblait de porter atteinte à la foi qu'il avait en eux. Mais comment résister à l'impitoyable instinct d'une âme brave et véridique, qui veut aller jusqu'au bout et voir les choses comme elles sont, quoi qu'elle doive en souffrir ? — Il ouvrit donc les œuvres sacrées, il fit donner la dernière réserve, la garde impériale... Dès les premiers regards, il vit qu'elles n'étaient pas plus immaculées que les autres. Il n'eut pas le courage de continuer. À certains moments, il s'arrêtait, il fermait le livre ; comme le fils de Noé, il jetait le manteau sur la nudité de son père...

Il était, après, abattu, au milieu de ces ruines. Il eût mieux aimé perdre un bras que toucher à ses saintes illusions. C'était un deuil dans son cœur. Mais il y avait une telle sève en lui, un tel renouveau de vie, que sa confiance dans l'art n'en était pas ébranlée. Avec la présomption naïve du jeune homme, il recommençait la vie, comme si personne ne l'avait vécue avant lui. Dans la griserie de sa force neuve, il sentait — non sans raison, peut-être — qu'à peu d'exceptions près, il n'y a presque aucun rapport entre les passions vivantes et l'expression que l'art s'est évertué, à en donner. Mais il se trompait en pensant que lui-même était plus heureux ou plus vrai, quand il les exprimait. Comme il était tout plein de ses passions, il lui était aisé de les retrouver au travers de ce qu'il écrivait ; mais personne autre que lui ne les eût reconnues, sous le vocabulaire imparfait dont il les désignait. Beaucoup des artistes qu'il condamnait, étaient dans le même cas. Ils avaient eu et traduit des sentiments profonds ; mais le secret de leur langue était mort avec eux.

Christophe n'était point psychologue, il ne s'embarrassait pas de toutes ces raisons : ce qui était mort pour lui l'avait toujours été. Il revisait tous ses jugements sur le passé avec l'injustice sûre d'elle-même et féroce de la jeunesse. Il mettait à nu les plus nobles âmes, sans pitié pour leurs ridicules. C'était la mélancolie cossue, la fantaisie distinguée, le néant bien pensant de Mendelssohn. C'était la verroterie et le clinquant de Weber, sa sécheresse de cœur, son émotion cérébrale. C'était Liszt, père noble, écuyer de cirque, néo-classique et forain, mélange à doses égales de noblesse réelle et de noblesse fausse, d'idéalisme serein et de virtuosité dégoûtante. C'était Schubert, englouti sous sa sensibilité, comme sous des kilomètres d'eau transparente et fade. Les vieux des âges héroïques, les demi-dieux, les Prophètes, les Pères de l'Église, n'étaient pas épargnés. Même le grand Sébastien, l'homme deux ou trois fois séculaire, qui portait en lui le passé et l'avenir, — Bach, — n'était pas pur de tout mensonge, de toute niaiserie de la mode, de tout bavardage d'école. Cet homme qui avait vu Dieu, cet homme qui vivait en Dieu semblait parfois à Christophe d'une religion insipide et sucrée, style jésuite, rococo. Il y avait dans ses cantates des airs de langueur amoureuse et dévote — (des dialogues de l'Âme qui coquette avec Jésus) — qui écoëraient Christophe : il croyait voir des chérubins joufflus, avec des ronds de jambe et des draperies qui s'envolent. Puis, il avait le sentiment que le génial *Cantor* écrivait toujours dans sa chambre close : cela sentait le renfermé ; il n'y avait pas dans sa musique cet air fort du dehors qui souffle chez d'autres, moins grands musiciens, peut-être, mais plus grands hommes, — plus hommes — que lui, comme Beethoven, ou Hændel. Ce qui le

blessait aussi chez tous, principalement chez les classiques, c'était leur manque de liberté : presque tout dans leurs œuvres était « construit ». Tantôt, une émotion était amplifiée par tous les lieux communs de la rhétorique musicale, tantôt c'était un simple rythme, un dessin ornemental, répété, retourné, combiné en tous sens, d'une façon mécanique. Ces constructions symétriques et rabâcheuses — sonates et symphonies classiques ou néo-classiques — exaspéraient Christophe, peu sensible, en ce moment, à la beauté de l'ordre, des plans vastes et bien conçus. Cela lui semblait l'œuvre de maçons plutôt que de musiciens.

Il ne faudrait pas croire qu'il en fût moins sévère pour les romantiques. Chose curieuse, et dont il était le premier surpris, — il n'y avait pas de musiciens qui l'irritassent davantage que ceux qui avaient prétendu être — qui avaient été réellement — le plus libres, le plus spontanés, le moins constructeurs, — ceux qui, comme Schumann, avaient versé, goutte à goutte, et minute par minute, dans leurs innombrables petites œuvres, leur vie tout entière. Il s'acharnait contre eux avec d'autant plus de colère qu'il reconnaissait en eux son âme adolescente et toutes les niaiseries qu'il s'était juré d'en arracher. Certes, le candide Schumann ne pouvait être taxé de fausseté : il ne disait presque jamais rien qu'il n'eût vraiment senti. Mais, justement, son exemple amenait Christophe à comprendre que la pire fausseté de l'art allemand n'était pas quand ses artistes voulaient exprimer des sentiments qu'ils ne sentaient point, mais bien plutôt quand ils voulaient exprimer des sentiments qu'ils sentaient — *et qui étaient faux*. La musique est un miroir implacable de l'âme. Plus un musicien allemand est naïf et de

bonne foi, plus il montre les faiblesses de l'âme allemande, son fond incertain, sa sensibilité molle, son manque de franchise, son idéalisme un peu sournois, son incapacité à se voir soi-même, à oser se voir en face. Ce faux idéalisme était la plaie, même des plus grands, — de Wagner. En relisant ses œuvres, Christophe grinçait des dents. *Lohengrin* lui paraissait d'un mensonge à hurler. Il haïssait cette chevalerie de pacotille, cette bondieuserie hypocrite, ce héros sans peur et sans cœur, incarnation d'une vertu égoïste et froide qui s'admire et qui s'aime avec prédilection. Il le connaissait trop, il l'avait vu dans la réalité, ce type du pharisien allemand, bellâtre, impeccable et dur, en adoration devant sa propre image à la divinité de laquelle il n'a point de peine à sacrifier les autres. *Le Hollandais Volant* l'accablait de sa sentimentalité massive et de son morne ennui. Les barbares décadents de la *Tétralogie* étaient, en amour, d'une fadeur écœurante. Siegmund, enlevant sa sœur, ténorisait une romance de salon. Siegfried et Brünnhilde, en bons mariés allemands, dans la *Götterdämmerung*, étalaient aux yeux l'un de l'autre, et surtout du public, leur passion conjugale, pompeuse et bavarde. Tous les genres de mensonge s'étaient donné rendez-vous dans cette œuvre : faux idéalisme, faux christianisme, faux gothisme, faux légendaire, faux divin, faux humain. Jamais convention plus énorme ne s'était affichée que dans ce théâtre qui prétendait renverser toutes les conventions. Ni les yeux, ni l'esprit, ni le cœur n'en pouvaient être dupes, un instant ; pour qu'ils le fussent, il fallait qu'ils voulussent l'être. — Ils le voulaient. L'Allemagne se délectait de cet art vieillot et enfantin, art de brutes déchaînées et de petites filles mystiques et gnangnan.

Et Christophe avait beau faire : dès qu'il entendait cette musique, il était repris, comme les autres, plus que les autres, par le torrent, et par la volonté diabolique de l'homme qui l'avait déchaîné. Il riait, et il tremblait, et il avait les joues allumées, il sentait passer en lui des chevauchées d'armées ! et il pensait que tout était permis à ceux qui portaient en eux ces ouragans. Quels cris de joie il poussait quand, dans les œuvres sacrées qu'il ne feuilletait plus qu'en tremblant, il retrouvait son émotion d'autrefois, toujours aussi ardente, sans que rien vînt ternir la pureté de ce qu'il aimait ! C'étaient de glorieuses épaves qu'il sauvait du naufrage. Quel bonheur il en avait ! Il lui semblait qu'il sauvait une partie de lui-même. Et n'était-ce point lui-même ? Ces grands Allemands, contre lesquels il s'acharnait, n'étaient-ils pas son sang, sa chair, son être le plus précieux ? Il n'était si sévère pour eux que parce qu'il l'était pour lui. Qui les aimait mieux que lui ? Qui sentait plus que lui la bonté de Schubert, l'innocence de Haydn, la tendresse de Mozart, le grand cœur héroïque de Beethoven ? Qui s'était réfugié plus souvent que lui dans le bruissement des forêts de Weber, et dans les grandes ombres des cathédrales de Jean-Sébastien, dressant sur le ciel gris du Nord, au-dessus de la plaine allemande, leur montagne de pierre et leurs tours gigantesques aux flèches ajourées ? — Mais il souffrait de leurs mensonges, et il ne pouvait les oublier. Il les attribuait à la race, et leur grandeur à eux-mêmes. Il avait tort. Grandeur et faiblesses appartiennent également à la race, dont la pensée puissante et trouble roule comme le plus large fleuve de musique et de poésie, où l'Europe vient boire. — Et chez quel autre peuple eût-il trouvé la pureté naïve, qui lui permettait en ce moment de le condamner si durement ?

Il ne s'en doutait point. Avec l'ingratitude d'un enfant gâté, il retournait contre sa mère les armes qu'il en avait reçues. Plus tard, plus tard, il devait sentir tout ce qu'il lui devait, et combien elle lui était chère...

Mais il était dans une période de réaction aveugle contre toutes les idoles de son enfance. Il s'en voulait et il leur en voulait d'avoir cru en elles avec un abandon passionné. — Et il était bien qu'il en fût ainsi. Il y a un âge de la vie, où il faut oser être injuste, où il faut oser faire table rase de toutes les admirations et de tous les respects appris, et tout nier — mensonges et vérités — tout ce que l'on n'a pas reconnu vrai par soi-même. Par toute son éducation, et par tout ce qu'il voit et entend autour de lui, l'enfant absorbe une telle somme de mensonges et de sottises mélangées aux vérités essentielles de la vie, que le premier devoir de l'adolescent qui veut être un homme sain est de tout dégorger.

Christophe passait par cette crise de robuste dégoût. Son instinct le poussait à éliminer de son être tous les éléments indigestes qui l'encombraient.

Avant tout, cette écœurante sensibilité, qui dégouttait de l'âme allemande comme d'un souterrain humide et sentant le moisi. De la lumière ! De la lumière ! Un air rude et sec, qui balayât les miasmes du marais, les fades relents de ces *Lieder*,

de ces *Liedchen*, de ces *Liedlein*, aussi nombreux que les gouttes de pluie, où se déverse intarissablement le *Gemüt* germanique : ces innombrables *Sehnsucht* (Désir), *Heimweh* (Nostalgie), *Aufschwung* (Essor), *Frage* (Demande), *Warum ?* (Pourquoi ?), *an den Mond* (À la lune), *an die Sterne* (Aux étoiles), *an die Nachtigall* (Au rossignol), *an den Frühling* (Au printemps), *an den Sonnenschein* (À la clarté du soleil) ; ces *Frühlingslied* (Chant du printemps), *Frühlingslust* (Plaisir du printemps), *Frühlingsgruss* (Salut du printemps), *Frühlingsfahrt* (Voyage de printemps), *Frühlingsnacht* (Nuit de printemps), *Frühlingsbotschaft* (Message de printemps) ; ces *Stimme der Leibe* (Voix de l'amour), *Sprache der Liebe* (Parole de l'amour), *Trauer der Liebe* (Tristesse de l'amour), *Geist der Liebe* (Esprit de l'amour), *Fülle der Liebe* (Plénitude de l'amour) ; ces *Blumenlied* (Chant des fleurs), *Blumenbrief* (Lettre des fleurs), *Blumengruss* (Salut des fleurs) ; ces *Herzeleid* (Peine de cœur), *mein Herz ist schwer* (Mon cœur est lourd), *mein Herz ist betrübt* (Mon cœur est trouble), *mein Aug ist trüb* (Mon œil est trouble) ; ces dialogues candides et nigauds avec la *Röselein* (petite rose), avec le ruisseau, avec la tourterelle, avec l'hirondelle ; ces questions saugrenues : — « *Si l'églantier devrait être sans épines* », — « *Si c'est avec un vieil époux que l'hirondelle a fait son nid, ou si elle vient de se fiancer depuis un peu de temps* » : — tout ce déluge de tendresse fade, d'émotion fade, de mélancolie fade, de poésie fade... Que de belles choses profanées, de choses rares, usées à tout propos, et sans propos ! Car le pire était que tout cela était inutile ; c'était une habitude de déshabiller son cœur en public, une propension affectueuse et niaise des bonnes gens allemandes à se confier bruyamment. Rien à dire, et toujours

parler ! Ce bavardage ne finirait-il jamais ? — Holà ! Silence aux grenouilles du marais !

C'était surtout dans l'expression de l'amour que Christophe sentait plus crûment le mensonge ; car il était ici plus à même de le comparer avec la vérité. Cette convention des chants d'amour, larmoyants et corrects, ne répondait à rien ni des désirs de l'homme, ni du cœur féminin. Cependant, les gens qui avaient écrit cela avaient dû aimer, au moins une fois dans leur vie ! Était-il possible qu'ils eussent aimé ainsi ? Non, non ! ils avaient menti, menti comme toujours, ils s'étaient menti à eux-mêmes ; ils avaient voulu s'idéaliser... Idéaliser ! cela voulait dire : avoir peur de regarder la vie en face, être incapable de voir les choses en homme, comme elles sont. — Partout, la même timidité, le même manque de franchise virile. Partout, le même enthousiasme à froid, la même solennité pompeuse et mensongère, dans le patriotisme, dans la boisson, dans la religion. Les *Trinklieder* (chants à boire) étaient des prosopopées au vin ou à la coupe : « *Du herrlich Glas...* » (« Toi, noble verre... »). La foi — la chose du monde qui devait être la plus spontanée, jaillir de l'âme comme un flot imprévu et soudain — était un article de fabrique, une denrée courante. Les chants patriotiques étaient faits pour des troupeaux de moutons dociles et bêlant en mesure... — Hurlez donc ! — Quoi ! Est-ce que vous continuerez à mentir — à « idéaliser » — jusque dans la soûlerie, jusque dans les tueries, jusque dans la folie !...

Christophe en était arrivé à prendre en haine tout idéalisme. Il préférait à ce mensonge la brutalité franche. — Au fond, il était plus idéaliste que les autres, et il n'avait pas — il ne

devait pas avoir — de plus réels ennemis que ces réalistes brutaux, qu'il croyait préférer.

Il était aveuglé par sa passion. Il se sentait glacé par le brouillard, le mensonge anémique, « les Idées-fantômes sans soleil ». Il aspirait au soleil de toutes les forces de son être. Il ne voyait pas, dans son mépris juvénile pour l'hypocrisie qui l'entourait, ou pour ce qu'il nommait tel, la haute sagesse pratique de la race, qui s'était bâti peu à peu son grandiose idéalisme, pour dompter ses instincts sauvages, ou pour en tirer parti. Ce ne sont pas des raisons arbitraires, des règles morales et religieuses, ce ne sont pas des législateurs et des hommes d'État, des prêtres et des philosophes qui transforment les âmes des races et leur imposent souvent une nouvelle nature : c'est l'œuvre des siècles de malheurs et d'épreuves qui forgent pour la vie les peuples qui veulent vivre.

Cependant, Christophe composait ; et ses compositions n'étaient pas exemptes des défauts qu'il reprochait aux autres. C'est que la création était chez lui un besoin irrésistible, qui ne se soumettait pas aux règles que son intelligence édictait. On ne crée pas par raison. On crée par nécessité. — Puis, il ne suffit pas d'avoir reconnu le mensonge et l'emphase inhérents à la plupart des sentiments, pour n'y plus retomber : il y faut de longs et pénibles efforts ; rien n'est plus difficile que d'être

tout à fait vrai dans la société moderne, avec l'héritage écrasant d'habitudes paresseuses, transmis par les générations. Cela est surtout difficile pour les gens, ou les peuples, qui ont la manie indiscreète de laisser parler leur cœur — de le faire parler — sans repos, quand il n'aurait rien de mieux à faire, le plus souvent, qu'à se taire.

Le cœur de Christophe était bien allemand, en cela : il n'avait pas encore appris la vertu de se taire ; d'ailleurs, elle n'était pas de son âge. Il tenait de son père le besoin de parler, et de parler bruyamment. Il en avait conscience, et il luttait contre ; mais cette lutte paralysait une partie de ses forces. — Il en soutenait une autre contre l'hérédité non moins fâcheuse qu'il tenait de son grand-père : une difficulté extrême à s'exprimer exactement. — Il était fils de virtuose. Il sentait en lui le dangereux attrait de la virtuosité : — plaisir physique, plaisir d'adresse, d'agilité, d'activité musculaire satisfaite, plaisir de vaincre, d'éblouir, de subjuguier par sa personne le public aux mille têtes ; plaisir bien excusable d'ailleurs, presque innocent chez un jeune homme, mais néanmoins mortel pour l'art et pour l'âme : — Christophe le connaissait : il l'avait dans le sang ; il le méprisait, mais tout de même il y cédait.

Ainsi, tiraillé entre les instincts de sa race et ceux de son génie, alourdi par le fardeau d'un passé parasite, qui s'incrustait à lui, et dont il ne parvenait pas à se défaire, il avançait en trébuchant, et il était beaucoup plus près qu'il ne pensait de tout ce qu'il proscrivait. Toutes ses œuvres d'alors étaient un mélange de vérité et de boursoufflure, de vigueur lucide et de bêtise bredouillante. Ce n'était que par instants que